

Accessibilité, école, amour, travail: une vie de combats

De sa petite enfance à sa retraite, Dominique Miñana a défendu ce droit qu'elle considère comme inaliénable : vivre comme et avec les autres, malgré son lourd handicap. Pari réussi !

A Montpellier, Domi est connue comme le loup blanc dans son quartier qu'elle sillonne à bord de son fauteuil électrique. Contrairement à beaucoup de personnes dans sa situation, elle refuse de rester cloîtrée chez elle. « *Pourtant, tout nous y invite : le manque d'accessibilité des transports, des trottoirs, des lieux culturels, des magasins...* » explique la retraitée de 61 ans.

Depuis sa tendre enfance, malgré la maladie orpheline évolutive qui rend ses os très fragiles et l'a empêchée de grandir normalement, Dominique Miñana a toujours voulu vivre comme tout le monde. « *Vers 3 ou 4 ans, c'était des drames quotidiens parce que je voulais aller en classe comme mon petit frère!* » se souvient-elle. L'insistance de ses parents finit par convaincre l'institutrice de la prendre dans sa classe. Si Dominique garde un très bon souvenir de sa scolarité dans l'école du petit village de l'Hérault d'où elle est originaire, son entrée en sixième a été plus compliquée. Les parents de la fillette ont mené à l'époque un véritable bras de fer avec l'éducation nationale pour que leur fille fasse des études secondaires. Brevet des collèges en poche, elle se retrouve orientée par défaut vers un BEP de gestion. Plus tard, au lycée Mermoz de Montpellier, où elle prépare un bac G, rien ne lui sera épargné : « *À l'époque je marchais encore, mais très difficilement, et ma petite taille faisait de chaque marche à gravir une véritable ascension. L'administration n'a fait aucun effort pour que les cours de ma classe se déroulent au rez-de-chaussée... Heureusement que j'avais des camarades formidables, on était tous très solidaires!* » Néanmoins, la vie de l'adolescente ne ressemble en rien à celle des jeunes de son âge : « *Je ne pouvais pas sortir, aller danser, m'amuser, alors je me rabattais sur les livres et les études...* » soupire Dominique, qui se souvient aussi de séjours réguliers à l'hôpital où elle a subi de nombreuses opérations. « *J'en sortais démolie psychologiquement car pour les médecins, je n'étais qu'un corps difforme, pas une personne.* »

Femme indépendante, travailleuse handicapée, ardente militante...

Bien décidée à se construire une vie indépendante malgré tout, la jeune femme poursuit ses études par un DUT de gestion, puis se met à la recherche d'un emploi. Là encore, elle est rattrapée par les préjugés. « *À chaque entretien, il n'était question que de mon handicap, jamais de mes compétences...* » Elle finit par être embauchée, en 1987, en tant que comptable à EDF-GDF, sur un poste réservé aux travailleurs handicapés. « *Au début, mes collègues ne me proposaient pas spontanément leur aide si j'étais incapable d'attraper un dossier en hauteur ou de porter une ramette de papier pour recharger la photocopieuse.* » Mais il en faut plus pour décourager la petite bonne femme au caractère bien trempé. Elle se rapproche de la CGT, dont elle devient une ardente militante : « *J'ai toujours refusé de me battre seulement pour moi ou pour les personnes handicapées. Notre inclusion dans le monde du travail est un combat qui concerne l'ensemble de la société* », témoigne celle qui aujourd'hui soutient activement le mouvement social contre « le hold-up sur les retraites ».

Et l'amour dans tout ça ? « *C'est compliqué pour moi* », confie Dominique, qui a pourtant été mariée. Mais quand elle évoque sa vie amoureuse, ce n'est pas le prénom de son mari qui lui



Aujourd'hui retraitée, mais toujours active, Dominique Miñana soutient activement le mouvement social contre « le hold-up sur les retraites ». Joseph Marando/CCAS

vient aux lèvres, mais celui de Philippe. Son premier et unique grand amour, rencontré quand elle était étudiante et logeait dans un foyer pour personnes handicapées : « *C'est le premier qui m'a prise dans ses bras...* » Elle est beaucoup moins loquace sur sa vie matrimoniale, qui a tout de même duré vingt-cinq ans. « *J'ai rencontré mon mari par petites annonces. Je suis allée m'installer chez lui à Châtelleraut après avoir obtenu ma mutation. Nous nous sommes mariés. J'avais 28 ans. À 50 ans, j'ai demandé le divorce et je suis partie.* »

Sa « libération » est paradoxalement arrivée quand sa santé s'est dégradée. Elle met alors à profit cette « pause » forcée pour faire le point sur sa vie. Un an après, sa décision est prise, irrévocable : elle reprend sa liberté et retourne vivre, seule, dans sa région d'origine. Là, entourée de ses parents et d'amis, elle revit, sort et voyage beaucoup. « *Je peux me le permettre grâce à ma retraite confortable, ce qui est loin d'être le cas de toutes les personnes handicapées* », reconnaît la jeune retraitée, pour qui l'indépendance est un besoin vital. « *Même si j'ai absolument*

besoin d'être assistée au quotidien, je suis très bien seule : je ne me vois plus du tout avec un homme au quotidien... un amant de temps en temps, à la rigueur! » Quitte à faire appel à un assistant sexuel ? « *Je suis assez partagée sur cette question*, explique Dominique, qui a vécu une mauvaise expérience de sexe tarifé. *Pour moi, une relation sexuelle ne peut intervenir que dans le cadre d'une relation affective... S'il y a de l'argent en jeu, ça gâche tout. Mais j'admets qu'une réglementation en la matière éviterait peut-être à des personnes handicapées de se faire escroquer.* » Quant aux autres propositions gouvernementales en matière de handicap, Dominique va les regarder attentivement... et de façon critique. Mais, pour elle, le plus important est l'inclusion des personnes handicapées dans le monde ordi-

naire. Et de conclure : « *Je suis sûre que ma présence parmi eux a changé la vision de mes camarades de lycée, puis de mes collègues de travail sur le handicap... On a peur que de ce qu'on ne connaît pas.* »

EUGÉNIE BARBEZAT